
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 24/2 (1997)

DOI: 10.11588/fr.1997.2.60895

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

en dominical, le reste en rustical, avec 21 000 sujets qu'il libéra en 1773. Les seigneuries étaient tendantiellement rentables, les revenus qui passèrent de 115 000 florins en 1749 à plus de 200 000 en 1790, provenaient des cens, des brasseries, du bétail, du vin et du sel (Bronislav CHOCHOLÁČ). A Slavkov et à Rousínov, Kaunitz encouragea les manufactures créées par le juif Pollitzer auquel il fit obtenir des privilèges (Jan JANÁK). L'historiographie tchèque s'est désintéressée de Kaunitz, qu'elle considéra moins comme un régnicole de Bohême que comme un ministre viennois. Le chancelier combattit le particularisme des États de Bohême. Contre eux, cet *Aufklärer* pour qui le progrès venait de Vienne s'employa à limiter le *robot* à trois jours par semaine; en 1779, il défendit les protestants de Moravie (Dušan UHLÍŘ). Kaunitz refusait de régner sur un peuple d'esclaves; la Révolution française ne le fit pas changer d'avis. Elle n'avait pas selon lui, le monopole du progrès, ni ne présentait la seule voie vers l'État de droit. La monarchie réglée était son idéal. Il mourut au moment où l'absolutisme éclairé dut avouer son échec. De l'ensemble des communications ressort l'image d'un esprit rationnel, d'un homme de goût, d'un grand seigneur à la mode du temps aussi, et d'un ministre beaucoup moins adonné à l'esprit de système qu'on a voulu le faire croire, plus proche finalement des méthodes de l'impératrice que des fougades de son fils. Tels sont les résultats de ce riche colloque.

Claude MICHAUD, Paris

HORST STEINHILBER, *Von der Tugend zur Freiheit. Studentische Mentalitäten an deutschen Universitäten 1740–1800*, Hildesheim (Olms) 1995, 441 p. (Historische Texte und Studien, 14).

La réception de la Révolution française dans les pays de langue allemande constitue un champ de recherche vaste et riche qui, décidément, est loin d'être clos. Cette thèse de doctorat, heureusement écrite et présentée, en apporte une nouvelle et réjouissante preuve. Il s'agit ici – le titre de l'étude l'indique – d'une période révolutionnaire au sens très large, vers l'amont surtout, puisque l'auteur examine le groupe social des étudiants allemands depuis le début du règne de Frédéric II de Prusse, en 1740, jusqu'en 1800. A partir d'une analyse extrêmement précise et minutieuse des registres ou «livres d'or» (*Stammbücher*) étudiants de la période considérée, ce travail fait apparaître plusieurs conclusions significatives qu'il est possible de résumer comme suit: 1°) le passage d'une mentalité de type essentiellement religieux (luthérien ou catholique) à une mentalité de type politique, autour de la notion de liberté, par l'intermédiaire de la notion complexe de vertu (*Tugend*), s'effectue, en terre allemande, dès avant l'événement révolutionnaire français; 2°) même pendant la période de la Terreur, en 1793–1794, il se trouve, en Allemagne, de nombreuses personnes, des étudiants des diverses facultés dans le cas considéré, pour approuver et soutenir, explicitement, les idéaux politiques de la Révolution.

Le chapitre d'introduction fait d'abord le point sur les différentes manières, traditionnelles et plus récentes et novatrices, d'écrire l'histoire du milieu étudiant. Il s'interroge également, et c'est de bonne méthode, sur la notion d'histoire des mentalités, tout en présentant de façon très érudite les sources du travail de recherche, c'est-à-dire les registres ou «livres d'or» étudiants, fort nombreux et déjà largement étudiés.

Les trois chapitres suivants constituent véritablement le corps de l'ouvrage et contiennent l'essentiel de son apport à la recherche historique. Ils présentent avec précision et de très nombreuses citations à l'appui le contenu idéologique des inscriptions étudiantes sur les registres considérés, selon trois angles d'approche. C'est ainsi que le lecteur voit se succéder, du religieux au politique, en passant par la morale: 1°) les inscriptions de type religieux (Providence, Au-delà, immortalité, mort, destin, etc.), avec une certaine prédominance quantitative dans les débuts de la période considérée, jusqu'aux années 1770; 2°) les inscrip-

tions sur la vertu et les valeurs qui lui sont liées (nature, sensibilité, honneur, sagesse, éducation, devoir, etc.), avec un maximum d'intensité et de fréquence dans les années 1770, au moment de l'enthousiasme sensible à la fois décrit et critiqué par Goethe dans »Werther«; 3°) les inscriptions de nature directement politique, principalement autour d'une aspiration générale à la liberté: hostilité au despotisme et à la noblesse, mépris pour les valets des princes, revendication de la liberté sous toutes ses formes, patriotisme et, bien sûr, présence massive, tout au long des années 1790, du modèle révolutionnaire français, de ses idéaux, de ses mots d'ordre, voire de son calendrier. C'est dans ce chapitre que se manifeste le plus nettement une des thèses principales de Steinhilber: la revendication de la liberté, même si elle atteint son point culminant dans les années 1790, s'exprime en Allemagne, à travers les inscriptions étudiantes, dès le milieu du XVIII^e siècle.

Les deux derniers chapitres apportent encore une moisson d'informations très suggestives. Tout d'abord sur les auteurs les plus volontiers cités dans les inscriptions étudiantes; parmi les classiques de l'Antiquité: Horace (bonheur, sagesse), largement en tête, puis Cicéron (la vertu, l'amitié) et Sénèque; parmi les modernes: loin devant tous les autres, Wieland (polyvalent) et plus encore Schiller, beaucoup plus directement politique (antidespotisme et liberté dès avant 1789), mais aussi Gellert (vertu et sagesse), Haller (modestie), Klopstock (liberté), Edward Young (vertu), Hölty (joie de vivre), Hagedorn, Ewald von Kleist, dans l'ordre décroissant des occurrences. Mais aussi sur les différences entre les facultés (les étudiants en théologie sont plus tournés vers la religion, on s'en serait douté, ceux en médecine vers la vérité, ceux en droit s'exprimant contre le despotisme) comme entre les régions (au Nord: Helmstedt et Göttingen, au Centre: Halle, Leipzig et Iéna et au Sud: Erlangen, Altdorf et Tübingen), une radicalisation particulière se manifestant dans les années 1790 à Tübingen, le centre universitaire le plus proche de la France.

Le volume s'achève sur une très sérieuse bibliographie, signalant en particulier tous les registres consultés, avec leur localisation, mais aussi quantité d'ouvrages récents et utiles, en allemand mais aussi en français. Au total, un livre stimulant dans son érudition, même si l'on peut faire quelques réserves, en particulier sur la présentation comme une quasi-découverte de la présence de l'antidespotisme ou de la revendication de la liberté individuelle et politique dans des textes du XVIII^e siècle bien antérieurs à 1789. Mais la présence de ces idées dans les inscriptions étudiantes, ici démontrée, demeure, elle, tout à fait significative.

Lucien CALVIÉ, Grenoble

Matthias BEERMANN, *Zeitung zwischen Profit und Politik. Der »Courier du Bas-Rhin« (1767–1810). Eine Fallstudie zur politischen Tagespublizistik im Europa des späten 18. Jahrhunderts*, Leipzig (Leipziger Universitätsverlag) 1995, XII–589 S. (Deutsch-französische Kulturbibliothek, 4).

Cette »dissertation« de l'Université de Fribourg-en-Brisgau (1994), dirigée par Ernst Schulin, sur la presse de langue française en Allemagne au 18^e siècle montre que les pionniers de l'Université de Sarrebruck (J. Schlobach) ou de feu l'Académie des Sciences de la R. D. A. à Berlin (M. Fontius/R. Geissler) ont suscité des émules de la qualité de M. Beer-mann. On s'étonnera néanmoins d'entrée de jeu – et pour ne plus y revenir – que tous les travaux consacrés depuis vingt ans au »Courier du Bas-Rhin« par les chercheurs français et polonais – inventaire des archives de Clèves, de Paris et de Varsovie, notices du »Dictionnaire des journalistes« (1976) et de ses suppléments IV et V (1985, 1987), notice synthétique du »Dictionnaire des journaux« (dix colonnes in -4°, avec bibliographie, 1991), articles divers et communications à des colloques internationaux du regretté Jerzy Lojek et de l'auteur de ces lignes – aient été »oubliés« dans la bibliographie, même s'ils apparaissent discrètement en notes et que les documents qu'ils révélaient fassent une apparition remarquée